

# PAYSAGES RECOMMENCÉS

20 mai – 20 septembre 2025

commissaire de l'exposition  
Yannick Miloux  
avec Hélène Dantic et Émilie Flory

La séquence d'ouverture est composée des œuvres de  
Martine Aballéa  
Bas Jan Ader  
Carl Andre  
Elisabeth Ballet  
Éric Baudart  
Bernd et Hilla Becher  
Yves Bélorgey  
Werner Bütnner  
Yves Chaudouët  
Nina Childress  
Henri Cueco  
Bill Culbert  
Gabriele Di Matteo  
Andreas Dobler  
Pierre Dubreuil  
Franck Eon  
Georg Ettl  
François-Henri Faureau  
Piero Gilardi  
Rodney Graham  
Jane Harris  
Douglas Huebler  
Peter Hutchinson  
Edmund Kuppel  
Jean Lurçat  
Richard Long  
Didier Marcel  
Gordon Matta-Clark  
Tim Maul  
Ana Mendieta  
Samir Mougas  
David Nash  
Julian Opie  
Joan Rabascall  
André Raffray  
Dom Robert  
Jean-Michel Sanejouand  
Yvan Salomone  
Daniel Schlier  
Dorothee Selz  
James Turrell

Le Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine remercie chaleureusement le CNAP, Centre national des arts plastiques, le CAPC Musée d'art contemporain de Bordeaux, la Cité internationale de la tapisserie - Aubusson, le Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, le Frac Poitou-Charentes, les Abattoirs, Musée - Frac Occitanie Toulouse, et le Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart pour le prêt des œuvres de leurs collections.



# PAYSAGES RECOMMENCÉS

L'exposition réunit des artistes autour de représentations du paysage, qui se font à la fois les témoins d'une réalité et les artisans de nouveaux imaginaires. Elle témoigne de l'évolution des rapports que les artistes et les sociétés humaines entretiennent avec leur environnement, et questionne les relations entre nature et culture.

Conçue comme une traversée à travers plusieurs époques – des années 1960 à la création contemporaine, ponctuée de clins d'œil à des œuvres plus anciennes – elle permet de prendre la mesure de l'évolution de ce genre pictural, longtemps considéré comme mineur avant de s'imposer à l'ère industrielle. Elle retrace ce passage, de la composition du paysage en atelier à sa représentation sur le motif, jusqu'à l'intervention directe sur le territoire, où l'artiste dépasse le cadre du tableau pour transformer le site lui-même.

Son titre trouve son origine dans l'œuvre d'André Raffray, avec qui le commissaire de l'exposition, Yannick Miloux, a collaboré. *Paysages recommencés* fait ainsi écho à la démarche de l'artiste, qui revisitait des paysages peints par d'anciens maîtres pour en proposer des relectures contemporaines.

Ce titre renvoie par ailleurs à la nature même du paysage, un espace en perpétuelle transformation, sous l'effet de phénomènes naturels, de dynamiques écologiques et de l'intervention humaine.

Enfin, le paysage s'entend comme l'espace visible par l'œil et interprété par l'observateur. Il s'agit dès lors d'un point de vue subjectif et informé dans un cadre donné. Ainsi, au-delà de sa matérialité, le paysage est aussi une construction culturelle, jamais figée, qui est perçue différemment selon les époques, les sociétés et les individus.

À travers cette exposition qui se déploie en plusieurs séquences, les artistes proposent une diversité d'approches sensibles et critiques qui invitent à déplacer notre regard et à repenser notre relation au paysage, au vivant, et notre manière d'habiter le monde.

# Atrium

## Piero GILARDI

*Canne* (roseaux), 2001

Polyuréthane expansé

Collection Frac Poitou-Charentes, Angoulême

Les *tapis-nature* (*tappeti-natura*) de Piero Gilardi, réalisés en mousse de polyuréthane, sont des fragments de paysages artificiels à l'apparence hyperréaliste. Ils sont inspirés de scènes de la vie quotidienne : sous-bois enneigés, champs de maïs ou vestiges d'une nature calcinée, comme ici dans l'œuvre *Canne* (roseaux). Ces œuvres portent dès leur création dans les années 1960, une réflexion écologique : c'est en effet en découvrant une rivière polluée par des déchets plastiques lors d'une promenade à Turin, que l'artiste décide de recréer un « *morceau de rivière [...] propre* ».

## PIERO GILARDI

Piero Gilardi (1942-2023), est un artiste italien originaire de Turin. Il contribue dès ses débuts au développement de l'Arte Povera – un courant qui privilégie des matériaux simples et naturels en réponse à la société de consommation et à l'industrialisation. Attentif aux évolutions de nos modes de vie, il ne cesse de faire évoluer sa pratique en explorant de nouveaux médiums – de la mousse de polyuréthane aux technologies numériques.

Convaincu que l'art doit sortir de sa seule dimension esthétique pour opérer un réel changement sur la société, Piero Gilardi s'attache à proposer au visiteur la possibilité d'être partie prenante de l'œuvre. Il crée d'abord un « art habitable » destiné à être utilisé, puis mène des projets de création collective en mettant son œuvre au service d'engagement politique et social.

À la fin de sa vie, il fonde à Turin le *Parc d'Art Vivant (PAV)*, un centre d'art expérimental à ciel ouvert qui synthétise l'ensemble de ses recherches autour de l'art relationnel et collaboratif, de l'art écologique et des nouvelles technologies.

## Piero GILARDI

*Sassi* (pierres), de la collection *Gufram*, 1986

Polyuréthane expansé "Guflex" en forme de pierre, peinture "Guflac"

Collection Centre National des Arts Plastiques, Paris

*Tronco Sedile* (tronc-siège), 2009

Mousse de polyuréthane

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

*Vestito natura betulle*, (vêtement nature en bouleaux), 1967

Mousse de polyuréthane, plastique, mannequin

Collection Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, Bordeaux

L'œuvre de Piero Gilardi émerge dans le contexte artistique des années 1960, une période marquée par l'essor de mouvements contestataires et expérimentaux. Il entreprend de rapprocher l'art de la vie, en rompant avec la peinture et la représentation pour inventer des formes d'art participatif et relationnel.

Il se rapproche des artistes du Design Radical italien et crée des objets d'ameublement ainsi que des vêtements aux formes décalées et aux couleurs vives, en réaction à l'esthétique froide du fonctionnalisme alors dominant. Proches de l'esthétique kitsch, ces pièces hyperréalistes inspirées d'éléments de la nature convoquent un imaginaire de conte de fées. Piero Gilardi cherche à éveiller chez le visiteur une émotion liée à un souvenir. Il qualifie cette démarche d'« art micro-émotif » ou de « psycho-drame », en référence à une pratique thérapeutique consistant à rejouer des scènes vécues afin d'en explorer la charge émotionnelle. Ses œuvres créent ainsi des expériences immersives qui dépassent la simple contemplation.

La nature se vit : on s'assied sur un tronc d'arbre (*Tronco sedile*) ou sur des pierres (*Sassi*), on la porte comme un vêtement (*Vestito-Natura Betulla*). En l'intégrant ainsi à l'espace de vie, Piero Gilardi cherche à réduire le fossé grandissant entre l'individu et son environnement, et à imaginer de nouveaux rapports entre l'humain et le vivant.

## Piero GILARDI

*Phosphor*, 2008

Mousse de polyuréthane, gazon synthétique, miroir, bois et dispositif électronique

Collection Centre National des Arts Plastiques, Paris

*Phosphor* est une installation interactive qui se présente sous la forme d'un tronc d'arbre creux et calciné, sculpté en mousse de polyuréthane. En pénétrant à l'intérieur, le visiteur déclenche un dispositif lumineux qui projette des points verts sur son corps. Ils symbolisent le phosphore, un nutriment essentiel à la vie et présent dans tous les organismes vivants. L'artiste fait plus précisément référence ici au phosphore blanc luminescent, qui émet une lueur verte dans l'obscurité lorsqu'il entre en contact avec l'air. À travers cette œuvre, Piero Gilardi met en lumière le patrimoine commun que l'humain partage avec les plantes et les autres animaux, et questionne sa place au sein du vivant. Cette expérience se révèle pleinement lorsque l'on observe la scène de l'extérieur, à travers la vitre.

## **Jane HARRIS**

*Air Eau*, 2004

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Jane Harris (1956-2022) est une artiste anglaise qui s'est installée en Dordogne en 2005. Sa démarche de peintre s'est d'abord structurée au contact de l'art des jardins et du paysagisme. D'apparence abstraite, l'œuvre *Air Eau* retranscrit les impressions de l'artiste sur le monde qui nous entoure. C'est ce qu'elle appelle « l'abstraction impure ». Son intérêt pour les jardins la conduit à étudier les phénomènes météorologiques et la façon dont les variations de lumière influent sur ce que nous voyons.

Pour retranscrire ses observations sur la toile, l'artiste s'emploie à rendre la peinture vibrante grâce à un jeu complexe sur les formes et à un riche travail sur la matière. Elle tire d'abord parti d'un motif, celui de l'ellipse, qui peut être perçu comme une forme plate ou en volume et donne de la profondeur à la toile. Ensuite, Jane Harris juxtapose de petites touches entrecroisées et de longs tracés sinueux et ondoyants. Elle obtient ainsi une matière texturée, accentuée par l'utilisation de peinture métallisée, qui absorbe ou réfléchit la lumière. Le regardeur doit se mettre en mouvement devant l'œuvre pour en appréhender toutes les nuances. L'artiste l'invite à observer la toile attentivement et à réfléchir au caractère changeant des choses qui peuvent être perçues sous différents points de vue.

## **Rodney GRAHAM**

*Cedars, Lighthouse Park, Vancouver*, 1991

Photographie

Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne,  
Château de Rochechouart

Rodney Graham (1949-2022) est un artiste conceptuel canadien qui se distingue par sa pratique pluridisciplinaire puisant dans des domaines aussi divers que la philosophie, l'histoire, la littérature ou encore les sciences. Par le biais de ses photographies, l'artiste souhaite confronter le regardeur à des représentations qui échappent au flot quotidien d'images. Il l'invite à les regarder avec attention afin d'aiguiser sa perception.

Dans *Cedars, Lighthouse Park, Vancouver*, l'artiste explore les rapports entre la réalité et sa représentation, et s'intéresse aux mécanismes de la perception. Que voit-on ici, un arbre ou l'idée d'un arbre ? La réalité, ou la représentation que l'on s'en fait ?

C'est dans le cadre d'une exposition qu'il est invité à réfléchir au rôle de la nature dans l'art, entre objet et idée. Lorsque l'artiste choisit le motif de l'arbre, il fait référence à la théorie de Saussure – théoricien du langage – selon laquelle il n'y a pas de lien naturel entre le signifiant d'un signe (le mot arbre), et son signifié (le concept de l'arbre), et que cette relation est donc conventionnelle. Il pousse encore plus loin sa réflexion sur la façon dont nous percevons les choses en présentant l'arbre à l'envers, tel qu'il apparaît sur la rétine ou dans l'objectif photographique, avant toute interprétation.

Photographié dans un parc naturel célèbre pour ses forêts primaires, ce majestueux cèdre rouge inversé devient, selon l'interprétation de son ami le photographe Jeff Wall, une mise en garde contre la déforestation liée à l'expansion des mégapoles, symbolisant ainsi l'opposé des comportements à adopter en matière de préservation écologique.

## **Didier MARCEL**

*Sans titre, Sous-titre: Supports tomates*, 1999

Éléments en acier inox poli miroir, cartes postales-maquettes photocopiées, éléments organiques (tomates)

Collection Les Abattoirs, Musée-Frac Occitanie Toulouse

Didier Marcel est un artiste français né en 1961 et installé à Dijon, dont le travail se concentre essentiellement sur la sculpture. Il s'intéresse à des éléments banals de son environnement immédiat, qu'il extrait de leur contexte pour leur donner une valeur sculpturale. Parmi ses réalisations les plus emblématiques figurent des reproductions de fragments de paysages – parcelles de terre labourée, troncs d'arbres – qu'il moule puis reproduit à l'échelle à l'aide de matériaux synthétiques. C'est à partir d'un jeu sur l'échelle, sur les matériaux et sur la mise en espace, que l'artiste crée un décalage avec la réalité. Dans l'œuvre présentée ici, Didier Marcel reproduit sous forme de maquettes en papier d'illustres monuments européens prélevées dans un livre de découpage. Il met en perspective ces éléments avec des tomates en suspension, disposées

sur des tiges en inox elles-mêmes plantées dans le mur telles des flèches. Deux thématiques sont ainsi liées: le monde du quotidien est présent par les tomates, et le monde de l'imaginaire et de l'évasion évoqué par les maquettes qui sont une invitation au voyage, à la découverte. L'artiste interroge les frontières entre naturel et artificiel, architecture et non-architecture, paysage et non-paysage, domestique et public, éphémère et pérenne.

## **Elisabeth BALLET**

*"...Que l'esprit ajoute..."*, 1988

Fer forgé

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Née en 1957 à Cherbourg, Elisabeth Ballet étudie la sculpture à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Ses œuvres explorent les liens entre intérieur et extérieur, plein et vide, exclusion et inclusion et entre espace réel et espace mental. Avec une certaine austérité, elles articulent un principe central: « voler de l'espace au vide. » En 1988, pour son exposition à la Biennale de Venise, Elisabeth Ballet présente *...Que l'esprit ajoute...* première « sculpture-enclos » d'une longue série. Cette barrière en fer forgé reproduit la forme d'une clôture protégeant un sol en mosaïque que l'artiste a vu dans un livre. Cette œuvre est en elle-même un paradoxe: l'exposer signifie en effet de sacrifier une partie d'un espace pour le rendre inaccessible. En enserrant une zone qu'elle n'occupe pas, elle devient une limite, un obstacle, et impacte jusqu'aux corps des visiteurs dont elle dévie la trajectoire. Dans les mots de l'artiste: « la question n'est pas de pénétrer au sein de mes constructions, car dedans il n'y a rien [...] c'est le lieu d'une histoire muette ».

## **Georg Ettl**

*Flamingos* (flamants roses), 1975

Béton moulé, bois et formica

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Georg Ettl (1940-2014) grandit en Allemagne avant de partir en 1959 étudier le dessin industriel et la construction de machines-outils à Detroit. Attiré par la littérature et la philosophie, il poursuit ses études aux États-Unis puis en France avant de s'installer en Allemagne où il enseigne. Son œuvre allie précision technique et rigueur conceptuelle. S'il semble proche du minimalisme des années 1970, il rejette sa neutralité froide et développe un vocabulaire visuel personnel, basé sur des figures épurées et récurrentes: profils, chevaux, maisons... Ettl utilise la ligne pour cerner son motif tout en gommant les détails. Il développe un travail entre citation et appropriation, dans lequel il revisite Mondrian, Giotto ou Dürer avec des transformations subtiles qui mêlent les références historiques aux matériaux industriels. L'œuvre *Flamingos* reflète bien le style de Georg Ettl, qui associe des éléments opposés en s'inspirant de l'architecture. Un volume en formica vert supporte un bloc de béton ouvragé où se répète un flamant rose stylisé, comme une frise sculptée. L'artiste utilise des moyens simples et accepte les imperfections du béton coulé. Ce module supérieur évoque un vestige historique porté en gloire par son piédestal.

# Coulisse

## ANDRÉ RAFFRAY

André Raffray, né en 1925 et décédé en 2010, débute sa carrière dès ses 16 ans lorsqu'il travaille pendant la guerre dans le studio photographique de ses parents. Parallèlement, il suit des cours de dessin par correspondance. Sa grande aptitude à la représentation graphique lui ouvre les portes du service animation de la société Gaumont en 1953. Il en devient le responsable en 1982. Cet emploi le conduit à réaliser de faux Van Gogh ou autres peintures de maîtres pour les besoins des tournages cinématographiques.

Mais c'est en réalisant *La vie illustrée de Marcel Duchamp* pour l'ouverture du Centre Pompidou en 1977 qu'il fait son entrée officielle dans le monde de l'art. Son intérêt marqué pour l'histoire de l'art, jusqu'au fétichisme, l'entraîne dans des recherches documentaires poussées pour aboutir à ce qu'il nomme ses « Peintures Recommencées ». Sa maîtrise du crayon de couleur et de la gouache lui permet d'atteindre un rendu photoréaliste qu'il utilise pour constituer son musée imaginaire, idéal. Sa quête reste celle d'un amoureux de l'art qui s'évertue à retrouver les sensations vécues par les maîtres qui l'ont précédé et à interpréter ce que ces artistes illustres ont vu.

## André RAFFRAY

*La Sédelle de Francis Picabia*, de la série *Les diptyques de paysages*, 2006

Crayon de couleur sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

En 2004, à la demande du Frac Limousin, André Raffray prospecte en Limousin sur les traces d'un paysage de la Sédelle peint par Francis Picabia en 1909 à Crozant. Équipé d'une reproduction de l'œuvre et aidé par la population locale, il emprunte des sentiers incertains à la recherche du « lieu visité par ce regard illustre » de sorte qu'il puisse « planter le pied de son appareil photo à l'endroit précis, où des années plus tôt, Picabia avait disposé son chevalet ». Une fois retrouvé avec les conditions saisonnières adéquates, le cadrage est respecté, l'émotion au rendez-vous. De retour à l'atelier, la photo est interprétée de manière hyperréaliste aux crayons de couleur sur la feuille de papier. Il réalise ensuite la transcription de l'œuvre peinte, toujours aux crayons de couleur mais cette fois en imitant la matière picturale. Cette œuvre rejoint la série des diptyques, dans laquelle Raffray met côte à côte la copie fidèle d'une œuvre de l'histoire de l'art et le rendu photoréaliste du lieu. Au début, il ne réalisait que les vues des paysages qui avaient inspiré les artistes. Puis, quand les musées ont commencé à refuser de prêter les œuvres originales, il a eu l'idée de recommencer les œuvres des grands maîtres.

## André RAFFRAY

De gauche à droite :

*Jean Grémillon en Bretagne*,

*Jean Epstein en Bretagne*,

de la série *Encyclopédie du cinéma français*, 1977-1978

Gouache sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

En 1977, Claude-Jean Philippe, spécialiste du cinéma, demande à André Raffray de créer des gouaches pour accompagner l'*Encyclopédie audiovisuelle du cinéma* qu'il réalise et produit. Le documentaire en 40 épisodes retrace l'histoire du cinéma français des origines à la fin des années 1950. Pour illustrer l'émission télévisée, l'artiste réalise des gouaches sur papier à partir d'une documentation qui lui est fournie. Il reproduit des décors ayant existé, y installe les maîtres du 7<sup>e</sup> art, parfois avec anachronisme. Ce sont des arrêts sur images. Le statisme dont font preuve les personnages renvoie à l'imagerie populaire du début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais de cette théâtralisation se dégage, avant tout, une tendresse et une admiration pour toutes ces personnes qui, des frères Lumières à Godard, ont fait le cinéma français.

## André RAFFRAY

*Jeune garçon sur la plage d'Yport d'Auguste Renoir*, 1996

Gouache sur photographie couleur

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Après plusieurs essais satisfaisants où il peint des personnages à la gouache sur des photographies de bord de mer, André Raffray se met en tête de reproduire un tableau de 1883 d'Auguste Renoir, *Jeune garçon sur la plage d'Yport*. Il se lance alors, comme à son habitude, dans une enquête pour retrouver le décor de la peinture de Renoir. L'accès au site n'est pas des plus simple mais la chance est de son côté lorsqu'il découvre que les falaises des alentours d'Yport n'ont pas été trop altérées par les aléas du temps et du climat. Une fois encore, le pied de l'appareil photo d'André Raffray prend la place du chevalet du maître. La reproduction du tableau qui l'accompagne lui permet d'ajuster son cadrage pour une fidélité maximale. En un fragment de seconde, André Raffray a « volé » ce que le regard de Renoir a capté de cet environnement des années plus tôt. Cette sensation exalte le photographe qui retourne victorieux à l'atelier pour intégrer le jeune garçon au paysage.

## **André RAFFRAY**

*Le luxe d'Henri Matisse*, 1998

Vidéo, durée 30'18"

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

*Gouache pour le trucage vidéo « Le luxe » de Henri Matisse*, 1996

Gouache sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Alors qu'un grand musée allemand consacre un film documentaire à André Raffray, le tournage le conduit sur le site où Henri Matisse a réalisé sa célèbre peinture *Le Luxe*. Il profite de l'occasion pour compléter son musée idéal des chefs-d'œuvre de la modernité. À la même époque, il s'interroge sur la manière de représenter des personnages au bord de la mer. Pour « recommencer » l'œuvre de Matisse, il aborde la question malicieusement avec les techniques que le cinéma d'animation lui a enseignées. Grâce à un trucage, l'intégration de sa gouache aux images en mouvement tournées dans la baie de Saint-Tropez, il donne à voir aux spectateurs le passage de bateaux face aux collines de Sainte-Maxime et des vagues s'écrasant sur les rochers au premier plan. Cette projection qui donne vie au tableau est diffusée en respectant le format de l'œuvre originale de Matisse, conservée au Centre Pompidou à Paris.

## **Gabriele DI MATTEO**

*La vie illustrée de Marcel Duchamp*,

avec 12 dessins d'André Raffray, 1993-2001

Reproduction photomécanique retouchée à l'huile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Gabriele Di Matteo est un artiste peintre italien né en 1957, qui vit et travaille à Milan où il enseigne à l'Académie des Beaux-Arts. Héritier de l'art conceptuel et de l'appropriationnisme, il utilise dans son travail des images préexistantes qu'il réinterprète et détourne. Dans *La vie illustrée de Marcel Duchamp, avec 12 dessins d'André Raffray*, il revisite la série réalisée par l'artiste André Raffray en 1977. Raffray y retrace dans un style populaire certains épisodes marquants de la vie de Marcel Duchamp, entre réalité et fiction, comme l'achat du porte-bouteille avant qu'il ne devienne un ready-made, ou encore, comme ici, la réalisation d'une de ses premières toiles. Les gouaches de Raffray, commandées par le Centre Pompidou, sont également éditées sous la forme d'un livre pour enfants. C'est grâce à la réédition anglaise de ce livre en 2001 que Gabriele Di Matteo découvre cette série, alors qu'il s'intéresse aux icônes et stéréotypes de la culture populaire qui façonnent nos mythologies contemporaines. Il propose une relecture de ces images en jouant sur le changement d'échelle et le transfert de médium. Il en réalise d'abord une série de peintures à l'huile, puis une seconde, composée de reproductions photomécaniques – des impressions numériques sur toile (dites scanachrome) – rehaussées à l'huile, comme celle présentée ici.

En jouant ainsi sur la confusion entre l'original et la copie, Gabriele Di Matteo interroge ce qui fonde l'œuvre d'art et remet en question la notion d'aura rattachée à l'artiste ou à l'œuvre. Défendant l'idée que toute création est avant tout une réécriture de ce qui existe déjà, il reprend à son compte les mots d'André Raffray pour qui « l'art n'est pas imitation » mais « l'imitation est de l'art ».

## **Douglas HUEBLER**

*Location Piece 17, Turin, Italy* (installation au n°17, Turin, Italie), 1973  
Photographie, texte dactylographié, détail d'un plan de Turin, Italie  
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Douglas Huebler (1924-1997) est un artiste américain, d'abord peintre abstrait, puis figure majeure de l'art conceptuel dès la fin des années 1960. Il étudie à l'Académie des Beaux-Arts de Boston et enseigne plus tard au California Institute of the Arts. Son parcours évolue radicalement après 1968, lorsqu'il renonce à l'objet d'art traditionnel. Sa démarche repose sur l'idée que l'art peut exister sans production matérielle. Il affirme que « le monde est rempli d'objets plus ou moins intéressants ; [et qu'il] ne souhaite pas en ajouter d'autres ». Il privilégie alors l'utilisation du texte, de la photographie et de la documentation pour explorer des systèmes de représentation, le temps, l'espace, le langage, et la relation entre image et information. L'œuvre devient ainsi le résultat d'une idée ou d'un processus, souvent formulé comme une proposition.

Cette œuvre de localisation utilise la photographie parmi d'autres documents, plan et texte déclaratif, mis en page sous deux cadres, pour rendre compte d'une action aux conséquences inattendues. Lors d'un séjour à Turin, en mars 1973, Huebler prend une photographie à l'aveugle sur l'autre rive du fleuve. Rentré chez lui, il développe l'image et y trouve une personne regardant dans sa direction qui lui ressemble. En décembre de la même année, il décide de rassembler les pièces à conviction témoignant de cette coïncidence, de rédiger un texte déclaratif, et de faire encadrer l'ensemble. Cette œuvre témoigne, à sa manière, de l'insuffisance de la photographie à saisir toutes les nuances du réel, à révéler tous les détails rencontrés au hasard d'une dérive.

## **Bernd & Hilla BECHER**

De gauche à droite :

*Tours de réfrigération*, 1965-1991

*Tours d'extraction*, 1970-1988

Photographie

Collection CAPC musée d'art contemporain de Bordeaux

Le système documentaire de Bernd & Hilla Becher (1931, Siegen - 2007, Rostock; 1934, Postdam - 2015, Düsseldorf) depuis la fin des années 1950, s'organise en planches photographiques en noir et blanc qui nourrissent notre mémoire collective. Grâce à un travail systématique de prise de vue de constructions industrielles débuté en 1959 et à l'organisation subtile de leur collection d'images, ils inventent le concept de « Sculpture Anonyme » (Anonyme Skulpturen) lors de la publication de leur premier livre en 1970. Bernd & Hilla Becher ont constitué un œuvre photographique titanesque, dédiée essentiellement aux structures industrielles menacées de destruction. Travaillant en noir et blanc et par séries typologiques, le couple allemand adopte un style qui aspire à la plus grande objectivité : compositions frontales, lumière diffuse, peu de détails anecdotiques. Ils s'inscrivent ainsi dans la tradition de la photographie documentaire du XX<sup>e</sup> siècle. Répertoriant systématiquement les complexes de l'industrie lourde, les mines avec leurs chevalements, bâtiments de traitement, maisons des miniers et hangars, mais aussi les hauts fourneaux, tours de réfrigération, châteaux d'eau, gazomètres et autres, les Becher agissent comme de véritables archéologues de l'ère industrielle, faisant par ailleurs évoluer les mentalités par rapport à ce patrimoine ouvrier voué à la disparition.

## **Richard LONG**

*A line in Lappland* (une ligne en Laponie), 1983

Photographie

Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne -  
Château de Rochechouart

Richard Long (1945) est une figure majeure du Earth art (Land art britannique). Dès les années 1960, il fait de la nature à la fois le cadre, le matériau et le sujet de son travail. Son geste artistique le plus emblématique : marcher. Au fil de ses randonnées à travers le monde, il trace des lignes, cercles ou spirales en disposant pierres, branches ou bois flotté, toujours en lien étroit avec le site. *A Line in Lappland*, photographie de la trace laissée par ses allées et venues dans l'herbe, en Laponie, témoigne de cette approche. Réalisées dans des lieux isolés et éphémères, ses sculptures sont souvent restituées par la photographie, des cartes ou des récits de marche. Pour Richard Long, marcher devient une manière d'étendre les limites de la sculpture, en la liant au temps, à la distance

et à la mémoire des lieux traversés. Son œuvre explore l'idée de trace : celle du corps dans le paysage, de la marque humaine sur la terre, entre visible et invisible, durable ou passagère. Elle met en regard le temps long géologique à celui plus court de l'existence humaine.

## **Carl ANDRE**

*The Way North and West* (le chemin vers le Nord et l'Ouest), 1975

Cèdre rouge

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Carl Andre (1935-2024) est une figure majeure de l'art américain des années 1960. Il est l'un des principaux artistes du mouvement « minimaliste » ou « art minimal », dont l'une des maximes est *less is more* (moins c'est plus). Fils d'un menuisier de chantiers navals, il a commencé son travail en taillant, sciant et collant des rebus industriels. En réduisant ensuite son travail à des agencements dans l'espace de matériaux désormais bruts (bois, brique, pierre ou métal) ou de formes déjà produites industriellement et non travaillées, il questionne la notion même de sculpture. Cette œuvre a été disposée dans l'espace en respectant l'axe Nord-Ouest qui la définit. C'est aussi pour Carl Andre une manière de prendre possession de l'espace et de définir une sculpture comme lieu. « Je crois que toutes mes œuvres ont été conçues, à un degré ou à un autre, pour qu'un spectateur en fasse le tour ou marche le long d'elles. [...] Pour moi, une sculpture est semblable à une route ; elle n'est pas faite pour être vue d'un endroit particulier. Les routes apparaissent et disparaissent. »

## **Bas Jan ADER**

*All my clothes* (tous mes vêtements), 1970

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Bas Jan Ader est né en 1942 aux Pays-Bas et a émigré aux États-Unis en 1963. Il est marqué par Ger van Elk, puis John Cage. Travaillant la photographie, la vidéo, la performance et l'installation, il explore les thèmes de la chute, de la disparition et de la vulnérabilité. En 1975, sa dernière performance, une traversée en solitaire de l'Atlantique à bord d'un petit voilier tourne à la disparition tragique. Ses performances et photographies, comme *I'm Too Sad to Tell You* (1970) et *Tea Party* (1972), mêlent émotion brute et vulnérabilité. Ader se place au cœur de ses œuvres, souvent en proie à la perte de contrôle, tout en défiant la gravité et la rationalité. Par des gestes simples mais chargés d'affects, il interroge les notions de défaite, d'échec et de disparition. Son œuvre repose sur une exploration constante des limites physiques et émotionnelles, où la chute devient une métaphore du risque et de l'engagement de l'artiste. Ses performances et photographies traduisent une forme de fragilité face au monde. Il réalise *All my clothes* dans le cadre de son exposition de fin d'études en 1970 en Californie. Ses vêtements sont éparpillés sur le toit de sa maison, une manière de rendre manifeste un désordre intérieur ou encore un dépouillement qui le rend infiniment vulnérable. Cette image illustre l'approche poétique et absurde de la présentation de soi, en rupture avec les conventions.

## **Tim MAUL**

*Sixteenth Street Pastoral* (pastorale de la seizième rue), 1978-2017

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Tim Maul est un artiste américain né en 1951. Après des études à la New York School of Visual Arts, il explore la performance, la vidéo et la photographie. À partir des années 1980, la photographie devient son médium principal. « Je suis intéressé par les choses que notre mémoire supprime ou éloigne. Pas les faits marquants mais ce qu'il y a au milieu ».

La démarche de Maul s'inscrit dans une exploration poétique de l'ordinaire. Ses séries photographiques, souvent séquencées, capturent des gestes quotidiens, des objets anodins ou des scènes banales, révélant des significations cachées. *Sixteenth Street Pastoral* est une série réalisée sur près de quarante ans. Elle documente le processus de prise de vue d'un tableau ancien photographié depuis le lit de l'artiste, explorant les effets de lumière et les imperfections techniques. Cette répétition souligne le passage du temps et la mémoire visuelle, mais révèle aussi le dialogue qui s'instaure entre l'objet, ici une peinture pastorale, et son environnement immédiat : les variations de lumière, les reflets, les aléas du quotidien...

## **Peter HUTCHINSON**

*Megalopolis*, 1976-1996

Sculpture

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Peter Hutchinson est un artiste britannique. Botaniste de formation, il se destine à des études d'agriculture avant d'intégrer l'école des Beaux-Arts de l'Université de l'Illinois. Il s'installe aux États-Unis après son diplôme et vit toujours à Provincetown, Massachusetts, aujourd'hui. Il débute sa carrière dans les années 1960 en tant que peintre minimaliste et conceptuel. Dans les années 1970, sa pratique évolue vers le Land art, dont il devient l'un des pionniers. Le Land art consiste en la création d'œuvres dans des paysages naturels, en utilisant des matériaux issus de la nature. À cette époque, il produit notamment des cultures de moisissures dont ne reste que des traces photographiques. Ses pièces traduisent un intérêt pour le vivant et des préoccupations écologiques qui demeureront une constante de son travail. Passionné de science-fiction, l'artiste crée des sculptures directement inspirées de récits littéraires ou cinématographiques. *Megalopolis* prend ainsi la forme d'un jardin miniature, conçu comme une réserve destinée à préserver la biodiversité dans un futur imaginaire.

## **Peter HUTCHINSON**

De gauche à droite :

*Berlin-Aruba*, 1992

*Looking from my Garden to Giverny and on to the French Alps*

(vue de mon jardin sur Giverny et de là sur les Alpes françaises), 1991

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

*Looking from my Garden to Giverny and on to the French Alps* met en correspondance le jardin de l'artiste de Provincetown avec un site alpin et le parc de la maison de Claude Monet – peintre impressionniste de paysage et lui aussi « artiste-jardinier » – à Giverny ; alors que le collage *Berlin-Aruba* associe les cactées du jardin botanique de Berlin avec celles du village mexicain d'Aruba.

En mêlant ainsi le proche et le lointain, l'artiste invite à un voyage mental sans quitter son jardin. Le trucage photographique reste volontairement grossier, et la juxtaposition des photographies rehaussées à l'encre et au pastel prend la forme d'un damier. Peter Hutchinson interroge ainsi notre regard sur le paysage et le vivant, puis questionne leur devenir, dans un monde construit sur des interconnexions culturelles, économiques et écologiques.

## **Bill CULBERT**

*Sunlamp*, 1989

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Artiste néo-zélandais vivant entre Londres et le Lubéron, Bill Culbert (1935-2019) place dès les années 1960 la lumière au cœur de sa recherche artistique. Formé à la peinture, il se tourne rapidement vers la sculpture et l'installation, en associant des objets du quotidien récupérés et la lumière artificielle, comme le néon. Ses œuvres en volume, qu'il qualifie d'environnementales, explorent la lumière dans sa matérialité et ses effets sur notre perception.

Avec *Sunlamp*, Culbert privilégie cette fois la lumière naturelle : celle d'un soleil couchant traversant des lampes à pétrole disposées sur une structure métallique. En réalisant un tirage photographique en couleurs au format poster, il invite le visiteur à revivre, par l'image, l'expérience sensible et contemplative du paysage.

À travers cette démarche, Bill Culbert détourne des objets ordinaires – valises, bidons, brocs – de leur usage premier pour leur offrir une nouvelle existence poétique. Au-delà de sa valeur esthétique, ce geste de réemploi porte des réflexions profondes sur les enjeux environnementaux tels que la pollution, la surproduction et la protection de la nature.

## Ana MENDIETA

De gauche à droite :

*Silueta works in Mexico*, 1973-1977

*Silueta works in Iowa*, 1976-1978

*Silueta works in Mexico*, 1973-1977

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Ana Mendieta est une artiste américano-cubaine (1948-1985) connue pour son travail à la croisée de la sculpture et de la performance qu'elle réalise dans le paysage. À l'âge de douze ans, elle est contrainte de quitter Cuba avec sa sœur pour fuir le régime castriste et s'exiler aux États-Unis. Ce déracinement marque profondément son œuvre, nourrissant une réflexion sensible autour de l'exil, de l'identité et du lien à la terre. Pendant près de dix ans, Ana Mendieta parcourt différents territoires pour « faire corps avec le paysage ». De cette démarche naît la série des *Siluetas* (silhouettes) : plus d'une centaine d'œuvres où son corps se fond dans la nature avant de disparaître, ne laissant qu'une empreinte, une trace ou une silhouette. Ces figures éphémères sont modelées dans le sable, dessinées sur la terre, ou façonnées à partir d'eau, de feu, et d'air. Ce geste lui permet de relier symboliquement sa terre natale à sa terre d'accueil et de dépasser le sentiment d'exil. Elle le formule ainsi : « J'ai maintenu le dialogue entre le paysage et le corps féminin (basé sur ma propre silhouette). Je crois que cela a été une conséquence directe de l'arrachement à ma patrie (Cuba) durant mon adolescence. Je suis envahie par le sentiment d'avoir été séparée du ventre maternel (la nature). »

## James TURRELL

*Roden Crater project*, 1989

Dessin sur photographie à la cire et à l'encre

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

James Turrell est un artiste américain né en 1943. Ses recherches portent majoritairement sur la lumière, qu'il cherche à rendre tangible en la sculptant comme n'importe quelle matière. Il étudie la psychologie de la perception, et s'intéresse aux mathématiques, à la géologie et à l'astronomie, avant de se tourner vers la création artistique pour retranscrire ses observations. L'artiste conçoit des expériences immersives à partir de jeux sur la lumière, la couleur et l'espace, afin de transformer la perception du visiteur. L'un de ses projets les plus ambitieux est le *Roden Crater*, un observatoire céleste situé au cœur d'un volcan éteint dans le Painted Desert, en Arizona. Pendant plusieurs années, il en fait des relevés topographiques, des vues aériennes et des dessins préparatoires avant d'en faire l'acquisition en 1979 avec le soutien financier de mécènes, et l'accord des Hopis, peuple natif américain de la région. *Roden Crater project* est l'un de ces dessins préparatoires. Tracé directement sur une vue aérienne du cratère, il révèle le réseau de chambres et de galeries de l'observatoire. La construction des vingt-quatre espaces d'observation et des six galeries qui les relient se poursuit depuis plus de quarante-cinq ans. Bien qu'une ouverture exceptionnelle en 2015 ait permis à seulement 80 personnes de découvrir le site, ce n'est qu'une fois l'ensemble achevé que le *Roden Crater* pourra ouvrir au public.

## Gordon MATTA-CLARK

*Office Baroque-Antwerp*, 1977

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

L'artiste américain Gordon Matta-Clark (1943-1978), suit des études d'architecture à l'université de Cornell. Il crée en 1973 le groupe Anarchitecture, un collectif d'artistes et d'architectes qui remettent en question les règles établies et s'intéressent aux espaces interstitiels (lieux abandonnés, friches urbaines), aux structures inachevées et à l'idée du vide ou de la destruction comme acte créatif.

Gordon Matta-Clark est célèbre pour ses interventions spectaculaires sur l'architecture qu'il appelle des « building cuts ». Il découpe des morceaux de murs, de planchers ou de toits dans des bâtiments promis à la démolition, créant des formes géométriques qui transforment ces ruines en œuvres d'art temporaire. Privilégiant des expériences éphémères, l'artiste garde des traces de ses actions sous la forme de films, de dessins, de photographies. *Office Baroque - Antwerp* retrace une intervention de l'artiste en 1977 dans un immeuble commercial de cinq étages à Anvers, en Belgique. L'artiste y

# Galerie photo

réalise de multiples découpes afin d'y faire pénétrer la lumière et de révéler sa structure interne.

En réalisant ces percées dans l'architecture, l'artiste modifie la perception du bâtiment et de son environnement proche. Il rompt ainsi avec les formes fonctionnelles, simples et épurées de l'architecture moderniste et crée un espace qui interagit avec l'espace public. Son approche influence toute une génération de jeunes architectes, adeptes de l'esthétique déconstructiviste, comme Frank Gehry ou Zaha Hadid.

## **Edmund KUPPEL**

*Place des Victoires*

de la série *Places, une topographie photographique*, 1977

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Artiste conceptuel d'origine allemande, Edmund Kuppel (1947) vit et travaille à Paris. Il développe une approche singulière de la photographie qu'il nomme photographie analytique. Il ne s'agit pas pour lui de représenter simplement le réel, mais de questionner le médium photographique. Dans la série *Places, une topographie photographique*, il utilise un appareil photo équipé d'un grand miroir agissant comme un rétroviseur, placé devant l'objectif. Ce miroir capture à la fois le sujet et le point de vue depuis lequel la photographie est prise, incluant ainsi le photographe dans l'image. La série documente plusieurs places parisiennes, dont la *Place des Victoires*. En réalisant des prises de vue depuis les commerces, banques ou restaurants qui bordent la place, Kuppel offre des points de vue multiples sur la statue équestre de Louis XIV située en son centre, et illustre l'idée selon laquelle « se déplacer, c'est toujours voir autrement ». En rendant ainsi visible le dispositif de prise de vue, l'artiste déconstruit l'illusion d'une photographie objective, et révèle que toute image est conditionnée par le cadre, la position du photographe, et la subjectivité de son regard.

## **Dorothée SELZ**

*Montagne de cendre avec cabine téléphonique*,

de la série *Paysages en relief* (1979-1985), 1980

Plastique, grillage, bandes de tissus plâtrées, pâte de ciment, peinture acrylique sur bois

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Dorothée Selz (1946) est une artiste française dont le travail s'inscrit à la croisée de la sculpture et de l'art populaire. Elle est associée au mouvement *Eat art* dans les années 1970 - qui entend désacraliser l'art en le rendant comestible, et développe une œuvre colorée, festive et poétique en réalisant des repas-performances, des banquets artistiques et des sculptures culinaires. *Montagne de cendre avec cabine téléphonique* appartient à la série des *Paysages en relief*, ensemble d'œuvres sculptées qui prolongent ses recherches autour de la nourriture en la transposant dans des compositions pérennes. Ici, Selz façonne un paysage désolé dans des nuances de gris, composé d'un mélange de colle et de ciment appliqué à la poche à douille. Cette technique, empruntée à l'univers de la pâtisserie, évoque les textures de la crème ou du glaçage, instaurant ainsi une ambiguïté sur la nature même de ses matériaux. Au sein de cette montagne silencieuse, une minuscule cabine téléphonique rouge donne son échelle à l'œuvre. Ces grands paysages renvoient à une tradition ancienne des arts populaires que l'artiste met en lumière dans l'exposition *Sucre d'Art*, qu'elle conçoit en 1978 au Musée des Arts Décoratifs de Paris : il s'agit de la pâtisserie spectaculaire, en forme de villes, de lacs ou de montagnes, qui dépasse sa fonction culinaire pour devenir un art à part entière.

## Joan RABASCALL

De gauche à droite :

*Port de l'Estartit*

*Roses vu de Empuriabrava*

*Santa Margarida - Roses*

de la série *Paysages Costa Brava*

Photographie sur toile émulsionnée, 1982

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

En 1962, Joan Rabascall (né en 1935 à Barcelone) quitte l'Espagne franquiste pour s'installer à Paris. Il délaisse alors les supports traditionnels comme la peinture et la gravure au profit des nouveaux médias, et construit une œuvre dans laquelle il prélève et détourne des images issues des médias de masse. En 1982, Joan Rabascall réalise *Paysages Costa brava*, une série de photographies qui détourne les images idylliques des cartes postales. Il sillonne les côtes de la péninsule Ibérique en évitant les points de vue habituels ou clichés, et propose une nouvelle lecture du paysage en révélant l'envers du décor de l'industrie touristique et ses conséquences visibles sur le territoire. Le mot paysage est inscrit en belle calligraphie sur l'image et traduit en plusieurs langues, dont le catalan, langue du territoire représenté. Par cette répétition, Rabascall souligne la responsabilité collective de ceux qui parlent ces langues – touristes, promoteurs, institutions – dans la transformation du paysage. Les trois photographies présentées ici appartiennent à une série de douze images, accompagnée d'une édition de cartes postales. La technique utilisée par Joan Rabascall consiste à transférer une photographie sur une toile enduite d'une émulsion photosensible, ensuite tendue sur châssis comme un tableau. En fabriquant ainsi de faux tableaux à partir de photographies, l'artiste confronte les codes nobles des Beaux-Arts à la réalité des paysages balnéaires devenus biens de consommation, et questionne les conventions esthétiques entre culture élitiste et culture de masse.

**David NASH**

*Family of ladders*, 1989

Chêne brut

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

David Nash est un sculpteur britannique né en 1945. Après des études à la Chelsea School of Art, il s'installe dans les années 1970 au nord du Pays de Galles, où il aménage un atelier dans une ancienne chapelle où il y vit et travaille encore aujourd'hui. Son travail se distingue par une approche profondément ancrée dans la nature. Travaillant à partir d'arbres tombés ou malades, il façonne ses sculptures à l'aide d'outils tels que la hache et la tronçonneuse, mais aussi d'éléments naturels comme l'eau et le feu, qu'il pousse parfois jusqu'à la carbonisation. Il exploite également des formes simples comme le cube, la sphère et le triangle, qu'il associe à des couleurs primaires. Aussi dessinateur, il utilise le fusain, la craie ou le pochoir pour créer un lien avec ses sculptures. Réalisée en 1989, *Family of ladders* s'inscrit dans sa série explorant les échelles, symboles de passage, de croissance et de transformation. Ces premières œuvres ont été réalisées à partir de branches fourchues, intégrant l'arbre dans sa forme naturelle. Nash a également tenté de faire pousser des saules ensemble pour former une échelle vivante. Parmi ses œuvres emblématiques en tant qu'« artiste jardinier », figure *Ash Dome* (1977) : une coupole végétale vivante composée de frênes plantés en cercle, dont l'artiste modèle la forme au fil des saisons.

**LES TAPISSERIES D'AUBUSSON**

**1-2-3-4 en haut de gauche à droite**

**5-6-7 en bas de gauche à droite**

**1. Pierre DUBREUIL**

*Verdure exotique à la pagode*, 1941

Tapisserie de basse lisse, laine

Atelier Lauer, Aubusson

Collection de la Cité internationale de la tapisserie, Aubusson

**2. François-Henri FAUREAU**

*Solitude, Verdure*, 1923

Tapisserie de basse lisse, laine et coton

École Nationale d'Art Décoratif d'Aubusson, par l'élève R. Martinot

Collection de l'ÉNAD d'Aubusson, dépôt de l'Etat à la Cité internationale de la tapisserie d'Aubusson

**3. Artiste inconnu**

*Verdure à l'autruche*

Tapisserie de basse lisse, laine

Atelier Picon, Aubusson, seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle

Collection de la Cité internationale de la tapisserie, Aubusson

**4. Dom ROBERT**

*Thermidor*, 1975

Atelier Goubely, Aubusson

Collection de la Cité internationale de la tapisserie, Aubusson

**5. Jean LURÇAT**

*Les Quatre Saisons*, 1940

Atelier Tabard, Aubusson

Collection de la Cité internationale de la tapisserie, Aubusson

**6. Dom ROBERT**

*Mille fleurs sauvages*, 1999

Carton de 1961

Tapisserie de basse lisse, laine et coton

Atelier Goubely-La-Beauze, Aubusson

Collection de la Cité internationale de la tapisserie, Aubusson

## 7. Dom ROBERT

*Les Incroyables*, 2002

Carton de 1979

Tapisserie de basse lisse, laine et coton

Atelier Goubely-La-Beauze, Aubusson

Collection de la Cité internationale de la tapisserie, Aubusson

Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, la tapisserie d'Aubusson s'affirme comme un art textile d'exception, fondé sur un savoir-faire unique. Initialement décoratives et utilitaires, ces œuvres murales s'émanent au XX<sup>e</sup> siècle pour intégrer le champ des Beaux-Arts. La nature s'y impose très tôt comme sujet privilégié, s'émançant des scènes historiques pour devenir un motif autonome.

Ce patchwork de tapisseries, traversant près de trois siècles, associe une pièce ancienne à des créations modernes qui renouent avec la tradition des grandes tentures. On y retrouve le genre des « Verdures », classiques ou teintées d'exotisme, ordonnant des paysages luxuriants selon une composition codifiée : végétation dense au premier plan, ouverture centrale sur l'horizon et cité humaine à l'arrière-plan. Cette structure reflète une vision où l'humain domine et façonne la nature. En regard, les tapisseries apparentées au type moyenâgeux des « Mille-fleurs » abolissent perspective et hiérarchie. Une profusion végétale se déploie sur un fond neutre, évoquant une nature foisonnante, autonome et affranchie du regard humain.

Ces approches traduisent des visions du monde en constante évolution, du paysage maîtrisé à l'espace organique. La juxtaposition des pièces met en lumière la diversité des représentations du vivant et invite à une déambulation entre paysages exotiques et scènes merveilleusement ordinaires.

# Galerie peinture

## **Andreas DOBLER**

*Memory cave (caverne de la mémoire), 2002*

Encre de Chine sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Andreas Dobler est un artiste suisse né en 1963. Ses œuvres s'inspirent de la science-fiction, de la culture psychédélique et de l'esthétique de la bande dessinée. L'artiste puise dans les stéréotypes culturels et les images préfabriquées pour composer des peintures qui deviennent des espaces de projection des peurs et des désirs qu'alimentent la société de consommation. Il utilise des techniques variées comme la bombe, la laque ou l'encre, et manifeste un goût affirmé pour la perspective géométrique qu'il associe à des formes irrégulières. Ses associations d'images et de motifs relèvent souvent de la parodie. Le grand dessin à l'encre noire *Memory Cave* joue avec l'échelle : il représente une toile d'araignée à peine perceptible, qui semble littéralement vouloir prendre au piège le visiteur imprudent. L'araignée, qui demeure invisible, se serait nichée dans une étrange architecture qui évoque les panneaux acoustiques bricolés à partir de boîtes à œufs, tels que ceux utilisés par les groupes de musique pour insonoriser leurs salles de répétition. Dans cet univers feutré, tout cri d'alerte semble étouffé d'avance, condamné au silence.

## **Henri CUECO**

De gauche à droite :

*Chevaux, femme, 1972*

*Vaches sur fond vert, 1968*

*Paul et Virginie*

*La pluie*

Lithographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Faclim

Henri Cueco est né en 1929 en Corrèze et décédé en 2017 à Paris. Son père, d'origine espagnole, est peintre en bâtiment et lui enseigne très tôt les bases du dessin et de la peinture. Autodidacte, Cueco rejoint Paris en 1947 et débute sa carrière en exposant au Salon de la jeune peinture de 1952. Il ne délaisse pas pour autant la Corrèze, où il installe son atelier dans le village de Vigeois. Il est l'un des artistes marquants de la figuration narrative, un mouvement pictural qui naît au milieu des années 1960 en réaction à l'abstraction et dont les œuvres portent un propos social et politique. Cueco s'insurge face à une société que l'on ne nomme pas encore « de consommation » mais où la publicité règne déjà. Il en reprend les codes pour davantage d'impact : simplifications signalétiques, rayures, motifs issus de la photographie de presse, aplats de couleurs vives. Son engagement politique, les relations de l'homme à la nature mais aussi au langage sont ses thèmes de prédilection. L'artiste représente dans ces quatre lithographies des figures humaines et animales vivant en harmonie dans une nature idéalisée. Les corps sont simplifiés à l'extrême et traités en zones d'ombre et de lumière. Cette impersonnalité permet alors à la couleur de devenir « un signal qui exalte l'image, qui lui donne de la présence physique ».

## **Nina CHILDRESS**

*Chaise et post-it, 2006*

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Nina Childress (née en 1961 aux États-Unis) est une artiste peintre qui vit et travaille à Paris. Depuis les années 1980, elle développe une œuvre singulière qui interroge les codes de la peinture figurative et les représentations véhiculées par la culture populaire et les médias. Sa pratique s'appuie sur une iconographie éclectique, mêlant portraits anonymes, figures célèbres, images issues du cinéma, de la télévision ou de l'histoire de l'art. L'artiste compose ses œuvres à partir de photographies, qui peuvent être personnelles ou collectées dans des magazines, des ouvrages anciens ou des films de série B. Dans ce cas précis, il s'agit de la reproduction, à l'aide d'un procédé de rétroprojection, du scan d'une page tirée d'un livre de décoration. Le cadrage révèle une image fragmentée : une chaise partiellement visible, le chiffre 7 évoquant une note de légende et une forme triangulaire orange que le titre de l'œuvre identifie comme un post-it. Les éléments aux teintes vives instaurent un contraste avec le reste de la composition. Nina Childress qualifie d'ailleurs ce jeu visuel singulier de « noir et blanc en couleur », explorant ainsi les ambiguïtés de la perception et la fabrication des images.

## **Franck EON**

*Podiums*, 1999

Acrylique sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Né en 1965, Franck Eon est un artiste français dont le travail explore les limites entre réalité et fiction.

Il construit une peinture qui ne cherche pas à représenter le monde tel qu'il est, mais plutôt à imaginer des espaces qui semblent appartenir à un futur possible. Son travail se distingue par des formes épurées et un souci de composition, où l'architecture et le paysage prennent une dimension presque irréelle. L'artiste puise dans la science-fiction, le design et l'utopie pour créer des images qui évoquent des décors en attente d'une histoire. Dans sa série *Podiums*, Franck Eon représente des structures simples et monumentales évoquant des estrades ou des socles, dépourvues de toute présence humaine. Par ce dépouillement, il interroge le pouvoir de la mise en scène et du regard.

## **Werner BÜTTNER**

*Vorstadtszene* (scène suburbaine), 2004

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Né en 1954 en République démocratique allemande, Werner Büttner passe à l'ouest juste avant la construction du mur de Berlin où il s'installe en 1968. Docteur en droit, peintre autodidacte, il enseigne à l'école supérieure des Beaux-arts de Hambourg de 1989 à 2021. Avec d'autres artistes comme Martin Kippenberger et Albert Oehlen, il réfute les notions de « bon goût » en art, s'inscrivant dans une approche provocatrice et ironique. Büttner a été associé à la Bad Painting, qui prônait une peinture volontairement maladroitement et subversive. En témoigne la série de 1984 qu'il intitule « les problèmes du minigolf dans la peinture européenne ». Son travail marque un attachement à la figuration. S'il s'inspire des genres et des thèmes traditionnels comme le paysage ou la nature-morte, il s'agit selon lui « d'utiliser les anciennes formes d'expression pour les appliquer à de nouvelles idées ». Il dépeint des scènes du quotidien, parfois triviales ou anecdotiques, parfois plus sinistres comme avec *Vorstadtszene*. Deux crânes nous apparaissent avec, en arrière-fond, une évocation des grands ensembles urbains qui viennent littéralement rompre toute perspective. Ce sont les théâtres des marginalités, des laissés pour comptes, relégués en périphérie loin des regards.

## **Jean-Michel SANEJOUAND**

*Peinture 5-3-81*, 1981

Huile sur toile

Collection Centre National des Arts Plastiques, Paris

L'ensemble de la production du peintre et sculpteur Jean-Michel Sanejouand (1934 - 2021) est marqué par l'expérimentation et la liberté créatrice. Autodidacte – il est diplômé de l'Institut d'études politiques de Lyon mais se tourne presque immédiatement vers la création – il commence par réaliser des peintures abstraites. Il se fait ensuite connaître dans les années 1960 avec ses « Charges-Objets », assemblages d'éléments du quotidien hérités des ready-made de Marcel Duchamp. En 1967, il interrompt brutalement cette recherche pour se tourner vers des « Organisations d'espaces », une série de grandes structures tubulaires tenant autant de l'architecture que de la sculpture.

Son œuvre s'organise dès lors en cycles distincts, de durées variables, qui s'enchaînent les uns après les autres. L'artiste assume ce découpage ponctué de ruptures et c'est lui-même qui nomme chacune de ces périodes. *Peinture 5-3-81* appartient au cycle des « Espaces-Peintures » (1978-1986). Jean-Michel Sanejouand y déploie des paysages colorés, cernés de lignes noires et rythmés par des visages. Dans cette œuvre, une tête humaine fusionne avec le sommet d'une montagne.

## **Julian OPIE**

*London Skyline (1) et (3), 1994*

Acrylique sur bois

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Né en 1958 à Londres, Julian Opie est un artiste britannique au style minimaliste et figuratif. Diplômé du Goldsmiths College en 1982, il s'inspire de la signalétique, des jeux vidéo et de l'art classique pour créer des images épurées et reconnaissables. Le public découvre en 2000 le style de Julian Opie grâce à sa pochette pour l'album *Best of* de Blur, ou lors de la tournée *Vertigo World Tour* du groupe de rock U2 pour laquelle il crée des visuels de personnages en marche projetés sur les écrans géants de la scène. Son travail repose sur la simplification des formes et l'usage de lignes nettes et de couleurs vives. Il réduit les objets et les figures à des traits essentiels et des aplats de couleur sans effet de matière. Influencé par le pop art et l'art numérique, il utilise des supports variés : peinture, sculpture, LED ou vinyle. Dans *London Skyline* (l'horizon de Londres), Opie brouille les frontières, si bien qu'on ne sait plus vraiment si c'est de la peinture ou de la photographie, de la fiction ou le réel... Tout est ambigu. Le titre indique qu'il s'agit de l'horizon de Londres, mais l'image pourrait tout aussi bien évoquer une autre ville embrumée, entre deux états. Ces peintures sur bois nous renvoient à la perte des repères, comme pris entre deux mondes : l'un relevant de la fiction et l'autre plus littéral.

## **Daniel SCHLIER**

*La montagne pense IX, 1999*

Peinture à l'huile sous verre

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Né en 1960, Daniel Schlier vit près de Strasbourg et enseigne à l'École des Beaux-Arts de Paris. À la fois peintre, dessinateur et graveur, il développe une œuvre singulière où les éléments figuratifs prennent souvent une dimension énigmatique. Il puise ses références aussi bien dans la peinture ancienne et moderne que dans la photographie de presse, les vues de sites touristiques, les bandes dessinées et les jeux vidéo. Il s'intéresse à la technique de la peinture sur verre inversé, également appelée « fixé sous verre », où le verre fait à la fois office de support pour le pigment et de vernis protecteur. Cette méthode impose de peindre à rebours de la technique traditionnelle sur toile, en commençant par les détails avant d'appliquer les grands aplats de fond. Elle requiert un travail de grande précision qui implique le recours au miroir pour contrôler l'image en cours d'élaboration. Dans *la montagne pense IX*, l'artiste associe des paysages montagneux et des arbres à des motifs flottants, des formes hybrides et énigmatiques, conférant à la composition une dimension surréaliste.

## **Georg Ettl**

*Mondrian Vert, 1991*

Tôle peinte

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Georg Ettl (1940-2014) grandit en Allemagne avant de partir en 1959 étudier le dessin industriel et la construction de machines-outils à Detroit. Attiré par la littérature et la philosophie, il poursuit ses études aux États-Unis puis en France avant de s'installer en Allemagne où il enseigne. Son œuvre allie précision technique et rigueur conceptuelle. S'il semble proche du minimalisme des années 1970, il rejette sa neutralité froide et développe un vocabulaire visuel personnel, basé sur des figures épurées et récurrentes : profils, chevaux, maisons... Ettl utilise la ligne pour cerner son motif tout en gommant les détails. Ainsi, son trait fixe des formes stéréotypées qui paraissent intemporelles. Il développe un travail entre citation et appropriation, dans lequel il revisite Mondrian, Giotto ou Dürer avec des transformations subtiles qui mêlent les références historiques aux matériaux industriels. Ettl revisite Mondrian en modifiant ses couleurs. Le célèbre agencement orthogonal qu'il peint sur une plaque de tôle vitrifiée par cuisson devient gris ou vert. Cette transformation qu'Ettl réalise, assure la pérennité de l'œuvre puisque la voici rendue inerte.

# Galerie peinture

**Yves BÉLORGEY**

*Préparation de la Muraille de Chine en vue de son explosion, 2000*

Huile et glycéro sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Né à Sens en 1960, Yves Bélorgey vit et travaille à Montreuil. Diplômé en droit et en histoire de l'art, il s'oriente vers la peinture en décidant de construire sa démarche selon un programme précis. Passionné d'architecture, il se donne pour objectif de documenter par le dessin et la peinture l'histoire de l'architecture moderne, celle d'après le Bauhaus et Le Corbusier, qui s'est mondialisée depuis les années 1960 en périphérie de nombreuses métropoles. Pour cela il voyage dans le monde entier sur les traces des habitats collectifs de quartiers résidentiels et populaires. De ses expéditions, il ramène de nombreux clichés qu'il transpose en tableaux et en dessins imposants par leur format et leur puissance de réinvention picturale. La « Muraille de Chine » est le surnom donné à un grand-ensemble situé à Saint-Etienne et construit en 1964 dans le quartier de Beaulieu-Montchovet. Le bâtiment comprend à l'origine 19 étages, mesure 270 mètres de long sur 48 mètres de haut et accueille 450 logements. Après plusieurs réhabilitations, il est finalement rasé par dynamitage, au moyen de 600 kilos d'explosifs en 2000. C'est le plus grand bâtiment d'Europe ainsi détruit. La peinture d'Yves Bélorgey le représente juste avant l'explosion. Dans cette vue resserrée et réaliste on peut voir une architecture autrefois célébrée pour sa modernité, et maintenant en friche, écorchée, vidée de ses habitants et bordée de gravats et de détritrus. L'œuvre d'Yves Bélorgey s'apparente ainsi à une peinture d'histoire, représentative d'une époque qui se voulait moderniste mais qui fait aujourd'hui face à ses failles, voire à son échec.

## **Samir MOUGAS**

*Sans titre*, 2017

Acrylique, vernis acrylique, jesmonite, bois, acier  
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Issu du monde du graffiti, Samir Mougas (1980) enseigne à l'école des Beaux-Arts de Quimper. Dans ses recherches, il emprunte des images et des formes à l'abstraction géométrique autant qu'au design industriel, au tuning ou à la littérature cyber punk mais également scientifique, et les décline sous forme de sculptures, d'objets, de photographies ou de peintures murales. Depuis 2015, Samir Mougas réalise des moulages où le contemporain rencontre le rétro. Reprenant un répertoire de gestes anciens, il les réinterprète à l'aune des techniques et matériaux contemporains. L'artiste rapproche une icône du monde moderne, la basket *Nike Air Max*, d'un couple de trilobites – ces animaux marins disparus il y a 250 millions d'années, mais dont d'innombrables fossiles ont conservé l'empreinte – que Mougas a moulés à partir d'un fichier numérique mis à disposition par un musée britannique. En réintroduisant ces créatures dans un bas-relief dont le format correspond à celui d'un écran de télévision 16:9, Samir Mougas confronte deux histoires avec des créatures fossiles d'une part, et un objet produit grâce à des énergies fossiles de l'autre.

## **Samir MOUGAS**

*Pollution rising* (pollution croissante), 2018

Sérigraphie sur linoléum

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

En 2018, l'artiste présente une imposante série de sculptures intitulée *Human experience: pollution rising*, (expérience humaine: montée de la pollution) assemblages de réservoirs de carburant et de fonds de piscines découpés, tenus par paires, l'un devant l'autre, sur des potelets d'acier. De cette expérience, l'artiste tire une édition de sérigraphies sur morceaux de piscine où l'image du réservoir de carburant apparaît au fond de l'eau.

Chaque sculpture de cette série associe deux objets, chacun symbolisant un liquide existant à l'état naturel sur Terre. L'eau est incarnée par des morceaux de piscine découpée, tandis que des réservoirs de carburant pour automobile récupérés à la casse deviennent les avatars du pétrole. L'eau est conditionnelle à la perpétuation de la vie, mais le pétrole qui alimente toutes les industries humaines lui est néfaste. Au XXI<sup>e</sup> siècle, ces liquides sont aussi appelés à devenir aussi précieux que l'or.

## **Yves CHAUDOUËT**

De gauche à droite:

*Abysses 2* (autour de 2005),

*Abysses 1* (autour de 2005),

*Grande bavarde (ciel étoilé)*,

Gravure

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Faclim

Né en 1959 à Paris, Yves Chaudouët est un artiste multidisciplinaire. Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 1985, il explore peinture, installation, vidéo, théâtre et littérature. Il vit et travaille à Bazas, en Nouvelle-Aquitaine, et enseigne à l'École Nationale Supérieure d'Art et de Design de Limoges. Son œuvre foisonnante mêle les genres et les médiums: portraits à l'huile, monotypes, sculptures de verre, conférences-performances... Depuis toujours, il explore l'image et le récit, avec une attention constante à ce qui fait sens. Son travail interroge le regard, la mémoire, l'histoire, mais également les matériaux eux-mêmes qui concourent à faire apparaître ou retenir l'image. On y retrouve la tension entre ombre et lumière, entre rêve et réalité. Les gravures de la série *Abysses* s'inspirent des profondeurs marines inaccessibles à l'œil humain. Ces œuvres ne se contentent pas de représenter des créatures marines; elles cherchent à dévoiler l'invisible, à rendre sensible ce qui échappe à notre perception directe. Ainsi peut surgir du chaos une forme de clarté, et révéler dans l'obscur une lueur poétique.

## **Martine ABALLÉA**

De gauche à droite :

*Hôtel passager - chambre n° 54*

*Hôtel passager - chambre n° 36*

*Hôtel passager - chambre n° 9*

de la série *Hôtel passager*, 1999

Photographie numérisée

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

« Je suis fascinée par ce qui est faussement scientifique, les charlatans et les théories fumeuses » : ainsi se présente Martine Aballéa, qui a suivi des études scientifiques plutôt qu'artistiques, et qui depuis, invente des histoires où elle explore toutes les possibilités de la vraisemblance. Née en 1950, elle s'installe à Paris en 1973 après avoir grandi aux États-Unis et commence rapidement à réaliser des photographies, des installations, des affiches ou encore des feuillets sonores, dans lesquels elle invente de vraies fausses histoires. Les mondes secrets où elle nous entraîne déstabilisent juste assez pour s'ouvrir au rêve, à la poésie, à l'imaginaire, sans toutefois perdre contact avec le familier. Martine Aballéa puise dans des genres vus comme mineurs, tels que le roman de gare, le film de série B ou l'art fantastique. Lors de son exposition au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, en 1999, Martine Aballéa reconstitue le vrai décor d'un faux hôtel. *Hôtel Passager* propose aux visiteurs une projection de la réalité dans la fiction, ou de la fiction dans la réalité. Les photographies de bord de mer colorisées en vert et en violet proviennent du décor des chambres, et chacune porte encore le numéro de la chambre où elle était accrochée. La thématique de l'hôtel est omniprésente dans l'œuvre de Martine Aballéa, qui dit : « J'adore les hôtels. [...] On ne connaît personne. On a l'impression de pouvoir faire tout ce que l'on veut. Ce sentiment de liberté est merveilleux. »

## **Éric BAUDART**

*Atmosphère*, 2014

Huile de tournesol, ventilateurs, verre, aluminium, contre-plaqué

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Éric Baudart est né en 1972 et vit et travaille à Paris. Il est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2002. Dans cet espace aquatique, sous-marin ou du moins submergé, une sculpture en mouvement contenue dans un aquarium sur socle en métal brossé occupe le centre de l'espace. Ses teintes jaunâtres diffusent une luminosité visqueuse un peu étrange. Cette sculpture d'Éric Baudart n'a pas été réalisée dans un laboratoire de physique, mais dans son atelier où on trouve des matériaux de seconde main et des objets usés. Ce qui l'intéresse c'est l'aspect physique du monde, les phénomènes optiques, les questions de densité et de lumière. Être artiste demande une disponibilité mentale dont l'unique secret est de passer énormément de temps à ne rien faire explique-t-il. Pour cette œuvre, Éric Baudart a utilisé des ventilateurs, un aquarium sur socle, pas moins de 420 litres d'huile de tournesol. L'atmosphère mise en œuvre par l'artiste est un peu inquiétante. Les ventilateurs fonctionnent au ralenti. Freinés par la densité de l'huile, ils semblent presque contraints dans leur chorégraphie.

## **Yvan SALOMONE**

*0419.4.1101\_narrenchif*, 2001

Aquarelle sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Yvan Salomone est né en 1957 à Saint-Malo, où il vit et travaille. Il s'approprie la technique de l'aquarelle qu'il renouvelle en la confrontant à des sujets contemporains. Depuis plusieurs années, l'artiste suit un protocole strict : chaque semaine, il réalise une aquarelle à partir d'une photographie prise lors de ses voyages. Chaque œuvre adopte un format allongé et se caractérise par l'absence de figures humaines et de mouvements trop vifs. Ses compositions s'inspirent de ports, de zones industrielles ou de paysages urbains. Elles mettent en scène des bâtiments, des machines ou des objets fonctionnels, rarement abordés en aquarelle, un médium encore souvent associé à des paysages bucoliques ou balnéaires. Le format et les marques de séchage visibles accentuent l'étrangeté de ces images. Dans ses œuvres, les lieux paraissent désertés, livrés à eux-mêmes. Ici, un canot de secours rouge, vide, flotte sur une eau immobile. Le rouge éclatant attire l'œil, avant de suggérer une tension sourde. Les repères se brouillent : aucune séparation nette entre l'eau et un ciel menaçant. Le bateau semble flotter dans un espace incertain, figé par le séchage de la peinture.

### *Paysages recommencés*

Exposition du 20 mai au 20 septembre 2025

Du mercredi au samedi de 10h à 19h

Le 2<sup>ème</sup> dimanche du mois de 14h à 18h

Nocturne le 3<sup>ème</sup> mercredi du mois jusqu'à 22h

Jours fériés 29 mai et 14 juillet de 14h à 18h

Entrée libre

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine  
17 bis rue Charles Michels 87000 Limoges  
05 55 52 03 03  
bonjour@fracarto.fr  
www.fracartothequenouvelleaquitaine.fr

Le Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine est une institution labellisée d'intérêt général financée par l'Etat et la Région Nouvelle-Aquitaine qui a pour mission l'acquisition et la diffusion d'œuvres, ainsi que la médiation auprès de toutes les personnes. Fusion unique en France, le Frac-Arto réunit deux collections : celle du Fonds Régional d'Art Contemporain et celle de l'Artothèque. Le Frac-Artothèque anime le Fonds Régional d'art contemporain des communes du Limousin (FACLim) constitué aujourd'hui de plus de 40 communes du territoire limousin qui choisissent chaque année de consacrer 15 centimes d'euro par habitant à l'acquisition d'œuvres d'art. Plus de 7000 œuvres vous sont accessibles à travers des expositions, des actions culturelles et des partenariats avec d'autres structures et collectivités locales. En constituant une collection vivante, nomade et évolutive, le Frac-Arto contribue à la démocratisation de l'art et crée du lien entre les territoires et leurs habitants.

#### Les partenaires institutionnels

Le Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine est financé par la Région Nouvelle-Aquitaine et l'État (ministère de la Culture / DRAC Nouvelle-Aquitaine). Les travaux ont bénéficié du FEDER (Fonds européen de développement régional).